CENTRE DE RECHERCHE
SUR LE CONGO-KINSHASA

Ce que l'encyclique du Pape sur l'IA révèle de l'Occident et de l'Afrique

Par Esimba Ifonge

CERECK.ORG | JUILLET 2026
Influencer & Améliorer les décisions publiques. Pour la RDC et l'Afrique.

RESUME

RÉSUMÉ EXÉCUTIF

L'encyclique de Léon XIV oppose deux modèles de civilisation : Babel, puissance technologique concentrée entre quelques mains, et Jérusalem, fondée sur la coopération et la responsabilité collective. Cette critique de l'IA rejoint une conception africaine de l'humain — l'Ubuntu — qui place la relation et l'interdépendance au cœur de la personne. Face à une industrie dominée par l'individualisme et la concentration du pouvoir, l'Afrique dispose d'un référentiel philosophique susceptible d'enrichir la gouvernance mondiale de l'IA, à condition de transformer ses principes en capacité politique et stratégique autonome.

LA PROBLÉMATIQUE

Qui doit définir les règles de l'intelligence artificielle : une poignée d'acteurs concentrant capital, expertise et pouvoir, ou des sociétés capables d'imposer une conception collective de l'humain ?

Pour l'Afrique, l'enjeu est double : éviter une gouvernance technologique importée et faire reconnaître sa propre vision du bien commun.

L'ANALYSE

De Babel à Jérusalem : l'Ubuntu comme capital stratégique

L'IA révèle une opposition entre deux architectures sociales : la logique de Babel, fondée sur l'autosuffisance, la performance et la concentration, et celle de Jérusalem, fondée sur la coopération. L'Ubuntu africain offre une alternative conceptuelle : l'humain se définit par ses relations. Cette pensée peut devenir un véritable capital stratégique.

LA SOLUTION

Cinq chantiers pour une doctrine africaine de l'IA

1. Élaborer une doctrine africaine de l'IA fondée sur l'interdépendance et le bien commun, 2. Porter cette vision dans les instances internationales de régulation, 3. Défendre la souveraineté africaine sur les données et infrastructures numériques, 4. Transformer l'Ubuntu en politiques publiques concrètes, 5. Construire des coalitions africaines pour peser sur les normes mondiales.

Le 25 mai 2026, Léon XIV, mathématicien de formation devenu pontife, a choisi de porter en personne *Magnifica Humanitas*, son premier grand texte doctrinal, consacré à l'intelligence artificielle.

Le choix de la date n'est pas un hasard. Le texte a été signé le 15 mai, exactement 135 ans après *Rerum Novarum*, l'encyclique par laquelle Léon XIII avait, en 1891, pris position pour la dignité des ouvriers face aux ravages de la révolution industrielle. En reprenant ce nom, Léon, Robert Prevost annonçait un programme : faire pour la révolution numérique ce que son lointain prédécesseur avait fait pour la révolution industrielle.

D'ailleurs, le texte ne tourne pas autour du pot. Dès les premiers mots de l'introduction, le Pape pose les termes du choix : « La magnifique humanité créée par Dieu se trouve aujourd'hui face à un choix décisif : ériger une nouvelle tour de Babel ou bâtir la cité où Dieu et l'humanité habitent ensemble. »

C'est cette opposition, Babel contre Jérusalem, qui mérite qu'on s'y arrête. Parce qu'elle ne dit pas seulement quelque chose sur l'intelligence artificielle. Elle dit quelque chose sur deux manières de concevoir le lien humain, et sur la place que l'Afrique occupe, sans le savoir toujours pleinement, dans ce débat mondial.

BABEL : L'ORGUEIL QUI ISOLE

Le récit biblique de Babel (Genèse 11) raconte une humanité qui décide de construire une tour pour atteindre le ciel, par ses propres moyens, sans avoir besoin de personne d'autre, ni des autres peuples, ni de Dieu. Le mythe dit ceci : plus l'ambition d'autosuffisance grandit, plus la capacité à se comprendre s'effondre. Les langues se confondent. Le projet s'arrête non pas faute de moyens, mais faute d'intelligibilité mutuelle.

Quand une communauté se construit sur « la prétention à se suffire à elle-même », la communication se dégrade et la dispersion remplace l'unité. Dans cette perspective, Babel peut être considéré comme un échec relationnel déguisé en exploit technique.

Or c'est précisément ce risque que Léon XIV identifie dans le développement actuel de l'intelligence artificielle. Le Pape ne condamne pas la technologie en soi et il le dit explicitement : elle n'est ni une «

force antagoniste par rapport à la personne », ni « un mal en soi ». Mais il refuse aussi la neutralité naïve. « L'IA prend le visage de ceux qui la financent, la conçoivent et la régulent » et aujourd'hui, ce visage est celui d'un petit nombre d'acteurs concentrant un pouvoir sans précédent. C'est cette concentration, plus que la technologie elle-même, que le Pape qualifie de nouvelle tentative de Babel, c'est-à-dire une tour bâtie pour le pouvoir de quelques-uns, au prix de la fraternité de tous.

JÉRUSALEM : RECONSTRUIRE À PLUSIEURS MAINS

L'autre image que convoque l'encyclique est tirée du livre de Néhémie, et plus précisément de la reconstruction des murs de Jérusalem après l'exil. Ce récit dit l'inverse de Babel. Ici, ce n'est pas un seul homme qui bâtit pour dominer le ciel. C'est un peuple entier, dispersé, traumatisé, qui revient et reconstruit ensemble, chacun prenant en charge une portion du mur, selon ses moyens, selon sa force.

Le message est le suivant : *« Aucune main ne suffit, à elle seule, à supporter le poids des défis pesant sur le monde ; et aucune n'est si faible qu'elle ne puisse apporter sa contribution. »*

Cette phrase, à elle seule, résume une éthique entière. Elle pourrait sortir telle quelle d'un conseil des sages dans presque n'importe quel coin d'Afrique. Elle pourrait être prononcée par un griot, par un ancien, par quiconque expliquant pourquoi le développement de l'Afrique ne se fera ni par l'aide extérieure ni par l'individu héroïque, mais par la mobilisation collective des compétences, aussi modestes soient-elles.

POURQUOI CETTE VOIX PEINE À SE FAIRE ENTENDRE DES DÉCIDEURS OCCIDENTAUX

Pourquoi le Pape, autorité morale reconnue, n'est-il pas davantage écouté par les décideurs occidentaux sur les risques de l'IA ?

La réponse tient, en partie, à une contradiction structurelle. L'industrie de l'IA s'est développée dans un écosystème, celui de la Silicon Valley aux États-Unis d'Amérique, qui valorise précisément ce que

Babel symbolise : l'exploit individuel, la disruption solitaire, la conviction qu'une poignée d'ingénieurs visionnaires peut, à elle seule, refonder la condition humaine.

Ce n'est pas un hasard si l'encyclique consacre des pages entières au transhumanisme et au posthumanisme (ces courants qui rêvent de dépasser les limites humaines par la technique). C'est l'idéologie de Babel qui y est mise à jour. À la différence près qu'il ne s'agit plus d'une tour de pierre, mais de modèles de langage et de promesses d'immortalité numérique.

Dans cet écosystème, la voix pontificale est entendue, certes. Elle fait même la une du New York Times, de la BBC, du Wall Street Journal, mais elle est reçue comme un *supplément moral*, un avertissement venu de l'extérieur du système, rarement, voire jamais, comme un principe d'organisation du système lui-même. Le journal *Le Monde* l'a noté avec une certaine ironie amère : il est révélateur qu'il faille une autorité religieuse pour rappeler des principes humanitaires qui devraient, en théorie, être défendus par tous les régimes démocratiques.

Il y a aussi une raison plus structurelle encore. La modernité occidentale, depuis les Lumières, a construit sa légitimité politique sur l'émancipation de l'individu vis-à-vis de l'Église, vis-à-vis de la communauté, vis-à-vis de la tradition.

Cette émancipation a produit des libertés réelles. Mais elle a aussi produit un point aveugle : la solidarité y est une valeur qu'on choisit, jamais une structure qu'on doit. On peut l'honorer le dimanche et l'oublier le lundi en conseil d'administration, sans contradiction logique apparente dans le système lui-même. La fraternité reste une vertu individuelle facultative, pas un principe d'architecture sociale contraignant.

C'est pourquoi, malgré l'attention médiatique considérable (jusqu'à la présence symbolique du cofondateur d'Anthropic, Christopher Olah, aux côtés du Pape lors de la présentation), la traduction de ce texte en contraintes réglementaires concrètes reste hypothétique. Le dialogue existe. Le pouvoir de coercition morale, lui, demeure incertain.

POURQUOI CETTE VISION REJOINT UNE VISION AFRICAINE

Pourquoi la pensée du Pape, sur ce sujet précis, semble-t-elle puiser dans une grammaire que l'Afrique connaît intimement ?

Parce que les sociétés africaines précoloniales, et une grande partie des sociétés africaines contemporaines, malgré l'érosion imposée par la modernité importée, n'ont jamais séparé la personne de la communauté. L'Ubuntu sud-africain (« je suis parce que nous sommes ») est une ontologie. Elle dit que l'individu n'existe pleinement que dans et par le réseau de relations qui le constitue. C'est la structure même de ce que signifie être une personne.

Cette ontologie relationnelle est précisément ce que Léon XIV cherche à réintroduire, par la théologie, dans un monde technologique qui a évacué la relation au profit de l'efficacité. Quand l'encyclique affirme que ce qui distingue la personne humaine, ce qu'aucune machine ne pourra jamais remplacer, c'est *« la capacité de relation et d'amour »*, elle énonce, en langage chrétien, ce que la pensée africaine énonce en langage communautaire : l'humain se définit par le lien, et pas par la performance solitaire.

Le philosophe congolais Jean-Pierre Mbelu a analysé cette divergence de fond entre une modernité occidentale construite sur l'extraction et l'accumulation individuelle, et des imaginaires africains construits sur la redistribution et l'interdépendance. La *tradicratie ouverte* développée dans son livre *Toyokona* va dans ce sens : il ne s'agit pas de rejeter la modernité, mais de refuser qu'elle s'impose comme seule grammaire possible du progrès.

Si le Pape rejoint cette vision, ce n'est donc pas un hasard de circonstance. C'est la conséquence logique d'un même diagnostic : une civilisation qui organise tout autour de la performance individuelle finit, tôt ou tard, par produire la dispersion qu'elle prétendait éviter.

CE QUE CELA ENGAGE POUR L'AFRIQUE

Trois conséquences méritent d'être posées clairement.

Premièrement, l'Afrique n'a pas besoin d'attendre une validation morale extérieure, qu'elle vienne de Rome ou d'ailleurs, pour légitimer ses propres principes d'organisation sociale. Si la critique la plus lucide du capitalisme technologique converge aujourd'hui vers une éthique relationnelle que l'Afrique pratique depuis des siècles, alors l'urgence n'est pas de chercher une reconnaissance, mais de cesser de s'excuser pour des principes qui s'avèrent, sous nos yeux, prophétiques.

Deuxièmement, cette convergence est une fenêtre stratégique. Dans la gouvernance mondiale émergente de l'IA (où se négocient déjà les règles, les normes, les standards qui s'imposeront pour des décennies), l'Afrique dispose d'un capital philosophique rarement mobilisé comme tel : une expérience millénaire de coresponsabilité, de redistribution, de décision collective. Ce capital reste largement absent des tables où se décide la régulation mondiale de l'intelligence artificielle. Si nous ne portons pas cette vision dans ces espaces, deux choses peuvent se produire : soit elle sera absente du débat, soit elle sera récupérée, vidée de son ancrage africain, et présentée comme une innovation éthique occidentale.

Troisièmement, et c'est peut-être le plus exigeant : cette convergence ne dispense pas l'Afrique de ses propres devoirs. Reconnaître que notre tradition relationnelle a quelque chose à offrir au monde n'a de valeur que si nous continuons à la pratiquer nous-mêmes, dans nos propres systèmes de pouvoir, nos propres administrations, nos propres entreprises, là où, trop souvent, l'individualisme prédateur importé a déjà fait son nid. Il serait paradoxal de brandir l'Ubuntu face à l'Occident tout en organisant nos propres sociétés sur le modèle de Babel.

LE CHOIX SE FAIT À CHAQUE TABLE

Le Pape a raison de dire que le choix entre Babel et Jérusalem *« commence en chacun d'entre nous »*. Mais ce choix ne se fait pas dans l'abstrait. Il se fait à chaque table où l'on décide qui aura voix au chapitre sur les technologies qui façonneront les prochaines décennies.

L'Afrique a une légitimité philosophique rare pour s'asseoir à ces tables, non comme suppliante, mais comme porteuse d'une grammaire déjà éprouvée du commun. Reste à savoir si elle saura s'y asseoir. Et si, une fois assise, elle parlera de sa propre voix, plutôt que d'attendre qu'une autorité étrangère, fût-elle pontificale, parle à sa place.

CENTRE DE RECHERCHE
SUR LE CONGO-KINSHASA

ANALYSES.
FORMATIONS.
DÉBATS.
PUBLICATIONS.

CERECK.ORG

CERECK est un think-tank dont la mission consiste à produire des idées, former des leaders, formuler des propositions et diffuser des savoirs pour façonner des solutions en réponse aux multiples défis congolais et africains.